

Ne pas toucher une bille

Notre reporter, adepte du huit américain pratiqué dans les bars, s'est essayé au snooker, version britannique et bien plus subtile du billard à poches

ETIENNE NAPPEY

Le billard est le sport qui constitue l'art suprême de l'anticipation et allie le raisonnement logique du joueur d'échecs au toucher serein du pianiste de concert. La phrase, signée Albert Einstein, est fièrement placardée à l'entrée de la salle de Ronchin (Nord), où j'ai rendez-vous pour être initié aux joies du snooker – sans doute la version la plus élaborée et la plus fine du billard.

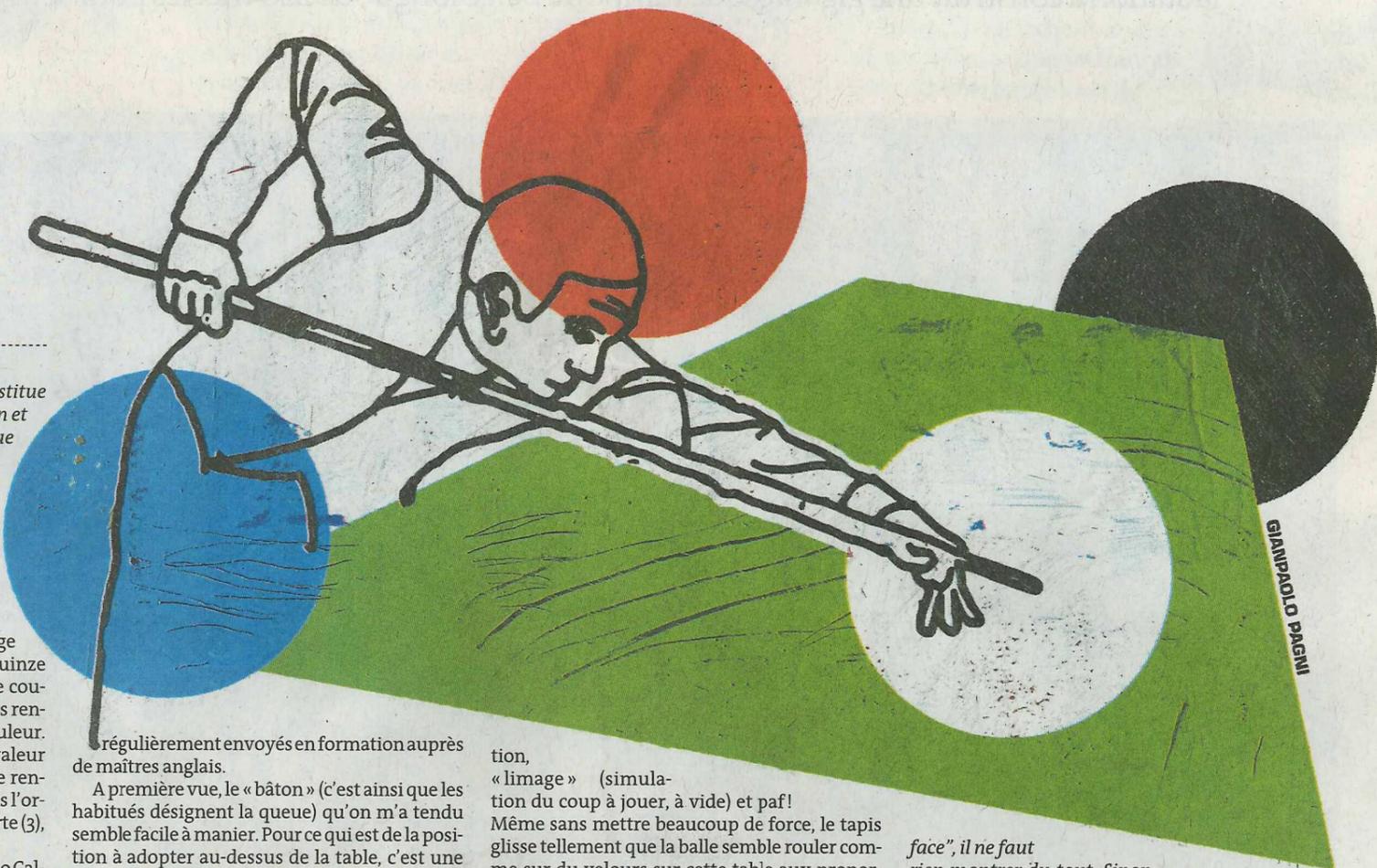
Le but ? Réaliser des séries d'empochage (appelées « break »). D'abord l'une des quinze boules rouges, puis une des six boules de couleurs différentes, qui sera remplacée une fois rentrée. Puis une autre rouge, suivie d'une couleur. Lorsque les quinze billes rouges, d'une valeur d'un point, ont été empochées, il s'agit de rentrer les six billes de couleurs restantes dans l'ordre de leur valeur : jaune (2 points) puis verte (3), marron (4), bleue (5), rose (6) et noire (7).

« C'est un sport de vicieux, s'esclaffe Bruno Callewaert, passionné nordiste. C'est de la stratégie fine, visant à forcer son adversaire à jouer des coups difficiles en attendant l'ouverture pour passer à l'attaque. » S'il commet une faute, un joueur offre des points à son adversaire. Qui peut le faire recommencer le même coup jusqu'à avoir partie gagnée sans rentrer la moindre boule. « Je suis la plus grande crapule du Nord-Pas-de-Calais », lance, hilare, Jean-Pierre Baratte, adepte de ce genre de stratégie, en pleine partie avec un ami à la table d'à côté.

« C'est quand même limite dans l'esprit du jeu de faire recommencer un coup s'il y a la possibilité derrière d'empocher une autre bille », reprend Bruno Callewaert. « Le snooker est un sport de gentlemen, où le fair-play est de mise », corrige Etienne Dutoit qui figure parmi les dix meilleurs joueurs de l'Hexagone, appointé professeur pour le grand débutant que je suis.

Le côté feutré a sans doute à voir avec les origines du jeu. Le snooker dérive du billard originel qui ne compte que quinze boules rouges et une boule noire. Son inventeur au début de la décennie 1880, Sir Neville Chamberlain (1856-1944), officier colonial britannique en poste en Inde qui trouvait ses journées bien longues, a donc ajouté cinq autres couleurs.

« En Angleterre, c'est un sport très bien couvert médiatiquement. La mamie connaît les règles », ironise Etienne Dutoit. En dehors du Commonwealth, le snooker reste peu développé, hormis en Pologne et en Belgique. En France, il est apparu dans les années 1990. Mais la fermeture d'un grand nombre de salles, faute de rentabilité, a largement diminué le nombre de pratiquants, de l'ordre de 500 à 600 aujourd'hui. Les structures sont bien moins développées qu'outre-Manche, et les meilleurs juniors sont



régulièrement envoyés en formation auprès de maîtres anglais.

A première vue, le « bâton » (c'est ainsi que les habitués désignent la queue) qu'on m'a tendu semble facile à manier. Pour ce qui est de la position à adopter au-dessus de la table, c'est une autre affaire. D'abord, prendre du recul, pour bien visualiser la trajectoire souhaitée. Puis deux pas vers l'avant. En commençant par la jambe droite, toujours.

« Au snooker, il faut anticiper le coup à jouer après. Les meilleurs prévoient quatre ou cinq coups à l'avance, comme aux échecs »

ETIENNE DUTOIT
joueur expérimenté

« C'est toujours la même routine pour tout le monde », m'explique le professeur Dutoit. La même minutie s'applique pour placer sa main gauche sur le tapis vert, dix centimètres derrière la boule blanche. Paume à plat, creux de l'index relevé pour former avec le pouce un bec où vient se poser la queue. Les spécialistes appellent « chevalet » cette position aussi confortable pour un débutant qu'un gilet de plomb pour une ballerine.

La queue sous le menton, la main droite collée à la poitrine, me voilà paré pour mon premier shoot. « Il faut pousser la blanche, et pas la frapper. Sinon, tu perds en précision. » En guise de mise en jambe, lui faire faire un aller-retour en longueur, bien droit. Application, concentra-

tion, « limage » (simulation du coup à jouer, à vide) et paf ! Même sans mettre beaucoup de force, le tapis glisse tellement que la bille semble rouler comme sur du velours sur cette table aux proportions king size. « C'est bien, tu es droit », m'encourage mon professeur.

Deuxième exercice : empocher une boule rouge puis la blanche dans la même poche, en imprimant un effet spécifique à la blanche. « Au snooker, il faut toujours anticiper le coup à jouer après. Les meilleurs prévoient quatre ou cinq coups à l'avance, comme aux échecs. Il faut donc être capable de faire voyager sa blanche à volonté », explique Etienne Dutoit. Consigne à respecter : jouer la blanche sur sa partie haute et prolonger la pénétration, pour l'accompagner dans son mouvement.

La position du corps, le trou, l'effet, cela commence à faire beaucoup de paramètres en même temps. La finesse et la précision requises sont à des années-lumière des mauvaises habitudes prises en jouant au huit américain dans les bars de Franche-Comté. Après trois tentatives infructueuses, je change de stratégie. Plutôt que de me focaliser sur le mouvement de la blanche, je rentre d'abord la rouge, question d'honneur. La quatrième est la bonne. L'effet n'est pas celui escompté, mais qu'importe, je viens d'empocher ma première bille. Soupir de courte durée, la deuxième m'attend déjà.

Après avoir assimilé les rudiments techniques (roulé, stop shot, effet rétro, bille pleine ou quart de bille !) vient l'heure du saut dans le grand bain : une « frame » (« manche » en anglais) contre le champion local Alexis Callewaert, fils de. Pas encore 18 ans, déjà numéro 4 français. Le défi est de taille. C'est l'occasion pour moi de tester la qualité de ma formation accélérée, pour lui de se tester avant les prochains championnats d'Europe junior en Serbie.

L'aspect mental est primordial, m'explique Bruno Callewaert. « Au snooker, c'est "poker

face", il ne faut rien montrer du tout. Sinon, la frustration nourrit la confiance de ton adversaire. Tu dois ne penser qu'aux billes et à rien d'autre. Si tu as à l'esprit un truc extérieur, ou qu'une bille ratée te fait sortir de ton match, c'est fini ! » A la moindre erreur, mon adversaire enfle les points comme des perles. « S'il n'y a pas de coup facile, le mieux est d'aller cacher la boule blanche au fond de la table, le plus loin possible des billes à jouer », me conseille l'expert. Plus facile à dire qu'à faire... Se présente un cas pratique : la dernière des quinze boules rouges, collée à la verte, empêche toute tentative d'empochage. Une petite voix intérieure me susurre : « Bourrine, tu verras bien ce que ça donne. » Je me range finalement à l'avis de Bruno, qui me conseille au contraire de faire preuve de finesse.

Autre difficulté, l'utilisation du croisillon, ou râteau, nécessaire lorsque la blanche est trop loin des bandes extérieures. « Gauche et veule » comme un albatros sur le pont d'un bateau, aurait dit de moi Baudelaire, s'il m'avait vu à l'œuvre avec l'outil. Après une demi-heure de ratés en série, mon bilan affiche deux billes rouges péniblement rentrées. « La clé, c'est de répéter, répéter, et répéter encore à l'entraînement. Les joueurs que l'on voit à la télé sont des robots, à force de faire et refaire les mêmes gestes en permanence », me confie le champion.

Ne reste plus sur le tapis que la boule noire. Grand prince, Alexis feint de rater son coup pour me la placer royalement. Louper un tel cadeau reviendrait à perdre le peu de crédibilité qui me reste. Gros coup de stress, mais la bille part bien et j'entends enfin le doux son de la sphère de résine synthétique qui s'évanouit dans son filet de retenue. Je n'ai pas le toucher serein d'un pianiste, mais j'ai au moins l'oreille musicale. ■

PRATIQUE

LE MATÉRIEL A la queue !

L'accessoire de base est personnalisable à volonté pour les joueurs réguliers. Le prix d'une queue peut atteindre 1500 euros. Comptez 100 euros pour un modèle débutant chez Peradon. Prévoyez également un « mini-but », une rallonge

télescopique et une housse de rangement, pour un montant global variant de 50 à 200 euros.

A table !

Longue de 3,57 m et composée de quatre plaques d'ardoise de 5 cm d'épaisseur, la table est posée sur huit pieds de bois et pèse plus d'une tonne. Prix : 1000 euros pour une d'occasion, jusqu'au triple pour une neuve.

Sur tapis vert

D'une valeur de 500 euros, les « draps » sont changés tous les un ou deux ans.

Tenue correcte exigée

En compétition, les joueurs

sont les deux couleurs les plus souvent requises. Dans les rencontres de moindre niveau, l'absence de nœud papillon est tolérée.

OÙ PRATIQUER ? Pénurie de salles

Il existe une dizaine de salles gérées par des structures associatives en France, apparues dans les années 2000. Les autres clubs pratiquent dans des salles commerciales, selon des tarifs variables (de 6 à 15 euros de l'heure). Une licence dans un club de snooker revient à environ 200 euros par an. Les trois grands foyers de pratique en France sont le Nord, l'Est et la région PACA.

seront diffusés sur Eurosport, comme plusieurs tournois majeurs tout au long de l'année. L'Anglais Ronnie O'Sullivan y remettra son titre en jeu face aux meilleurs professionnels de la planète. La mainmise du Royaume-Uni sur la discipline est historique, puisque seuls quatre joueurs non britanniques ont été sacrés depuis 1927.



Ne pas toucher une bille

Notre reporter, adepte du huit américain pratiqué dans les bars, s'est essayé au snooker, version britannique et bien plus subtile du billard à poches

ETIENNE NAPPEY

Le billard est le sport qui constitue l'art suprême de l'anticipation et allie le raisonnement logique du joueur d'échecs au toucher serein du pianiste de concert. La phrase, signée Albert Einstein, est fièrement placardée à l'entrée de la salle de Ronchin (Nord), où j'ai rendez-vous pour être initié aux joies du snooker – sans doute la version la plus élaborée et la plus fine du billard.

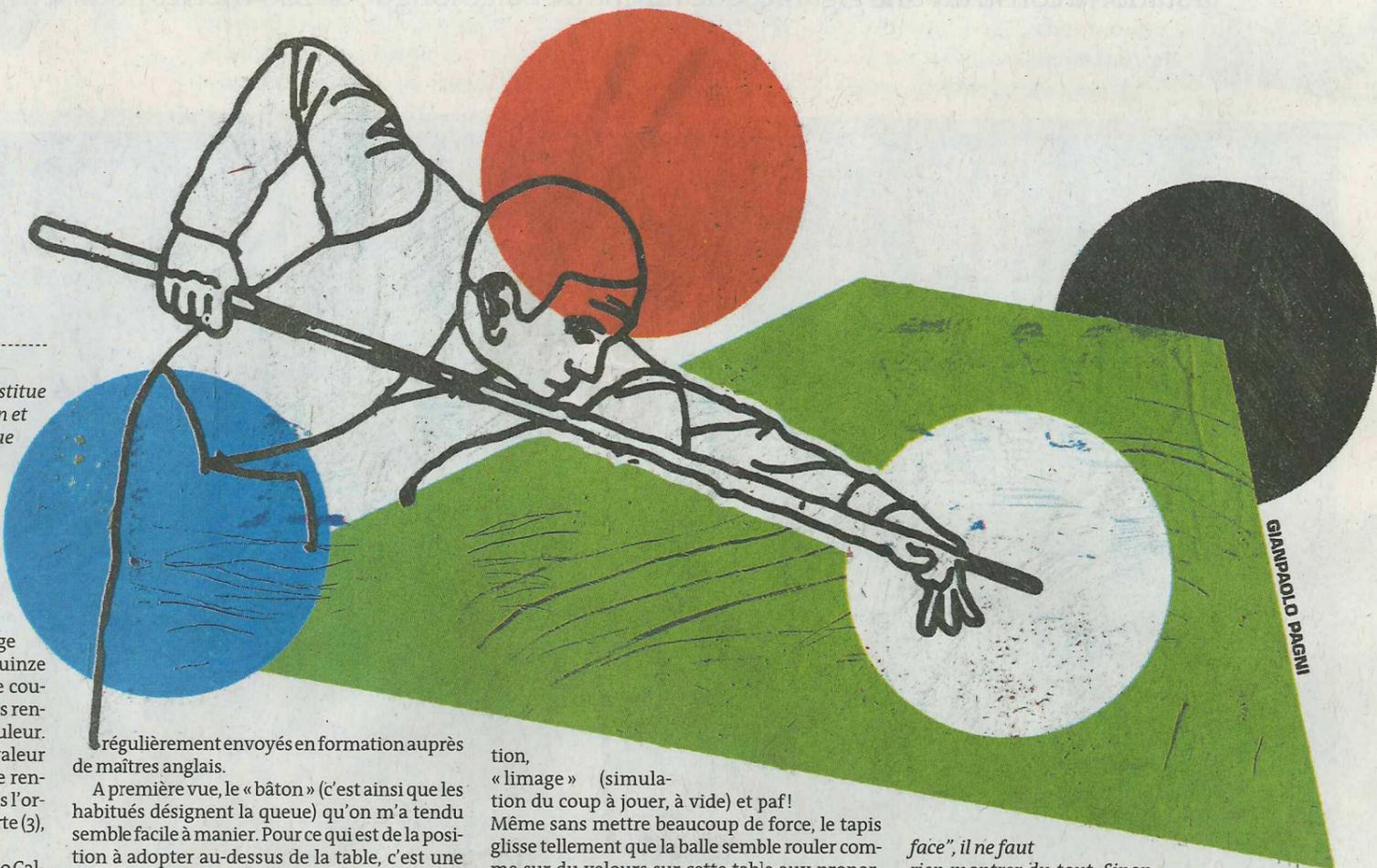
Le but ? Réaliser des séries d'empochage (appelées « break »). D'abord l'une des quinze boules rouges, puis une des six boules de couleurs différentes, qui sera replacée une fois rentrée. Puis une autre rouge, suivie d'une couleur. Lorsque les quinze billes rouges, d'une valeur d'un point, ont été empochées, il s'agit de rentrer les six billes de couleurs restantes dans l'ordre de leur valeur : jaune (2 points) puis verte (3), marron (4), bleue (5), rose (6) et noire (7).

« C'est un sport de vicieux, s'esclaffe Bruno Callewaert, passionné nordiste. C'est de la stratégie fine, visant à forcer son adversaire à jouer des coups difficiles en attendant l'ouverture pour passer à l'attaque. » S'il commet une faute, un joueur offre des points à son adversaire. Qui peut le faire recommencer le même coup jusqu'à avoir partie gagnée sans rentrer la moindre boule. « Je suis la plus grande crapule du Nord-Pas-de-Calais », lance, hilare, Jean-Pierre Baratte, adepte de ce genre de stratégie, en pleine partie avec un ami à la table d'à côté.

« C'est quand même limite dans l'esprit du jeu de faire recommencer un coup s'il y a la possibilité derrière d'empocher une autre bille », reprend Bruno Callewaert. « Le snooker est un sport de gentlemen, où le fair-play est de mise », corrige Etienne Dutoit qui figure parmi les dix meilleurs joueurs de l'Hexagone, appointé professeur pour le grand débutant que je suis.

Le côté feutré a sans doute à voir avec les origines du jeu. Le snooker dérive du billard originel qui ne compte que quinze boules rouges et une boule noire. Son inventeur au début de la décennie 1880, Sir Neville Chamberlain (1856-1944), officier colonial britannique en poste en Inde qui trouvait ses journées bien longues, a donc ajouté cinq autres couleurs.

« En Angleterre, c'est un sport très bien couvert médiatiquement. La mamie connaît les règles », ironise Etienne Dutoit. En dehors du Commonwealth, le snooker reste peu développé, hormis en Pologne et en Belgique. En France, il est apparu dans les années 1990. Mais la fermeture d'un grand nombre de salles, faute de rentabilité, a largement diminué le nombre de pratiquants, de l'ordre de 500 à 600 aujourd'hui. Les structures sont bien moins développées qu'outre-Manche, et les meilleurs juniors sont



GIAMPAOLO PAGANI

régulièrement envoyés en formation auprès de maîtres anglais.

A première vue, le « bâton » (c'est ainsi que les habitués désignent la queue) qu'on m'a tendu semble facile à manier. Pour ce qui est de la position à adopter au-dessus de la table, c'est une autre affaire. D'abord, prendre du recul, pour bien visualiser la trajectoire souhaitée. Puis deux pas vers l'avant. En commençant par la jambe droite, toujours.

« Au snooker, il faut anticiper le coup à jouer après. Les meilleurs prévoient quatre ou cinq coups à l'avance, comme aux échecs »

ETIENNE DUTOIT
joueur expérimenté

« C'est toujours la même routine pour tout le monde », m'explique le professeur Dutoit. La même minutie s'applique pour placer sa main gauche sur le tapis vert, dix centimètres derrière la boule blanche. Paume à plat, creux de l'index relevé pour former avec le pouce un bec où vient se poser la queue. Les spécialistes appellent « chevalet » cette position aussi confortable pour un débutant qu'un gilet de plomb pour une ballerine.

La queue sous le menton, la main droite collée à la poitrine, me voilà paré pour mon premier shoot. « Il faut pousser la blanche, et pas la frapper. Sinon, tu perds en précision. » En guise de mise en jambe, lui faire faire un aller-retour en longueur, bien droit. Application, concentra-

tion, « limage » (simulation du coup à jouer, à vide) et paf ! Même sans mettre beaucoup de force, le tapis glisse tellement que la bille semble rouler comme sur du velours sur cette table aux proportions king size. « C'est bien, tu es droit », m'encourage mon professeur.

Deuxième exercice : empocher une boule rouge puis la blanche dans la même poche, en imprimant un effet spécifique à la blanche. « Au snooker, il faut toujours anticiper le coup à jouer après. Les meilleurs prévoient quatre ou cinq coups à l'avance, comme aux échecs. Il faut donc être capable de faire voyager sa blanche à volonté », explique Etienne Dutoit. Consigne à respecter : jouer la blanche sur sa partie haute et prolonger la pénétration, pour l'accompagner dans son mouvement.

La position du corps, le trou, l'effet, cela commence à faire beaucoup de paramètres en même temps. La finesse et la précision requises sont à des années-lumière des mauvaises habitudes prises en jouant au huit américain dans les bars de Franche-Comté. Après trois tentatives infructueuses, je change de stratégie. Plutôt que de me focaliser sur le mouvement de la blanche, je rentre d'abord la rouge, question d'honneur. La quatrième est la bonne. L'effet n'est pas celui escompté, mais qu'importe, je viens d'empocher ma première bille. Soupir de courte durée, la deuxième m'attend déjà.

Après avoir assimilé les rudiments techniques (roulé, stop shot, effet rétro, bille pleine ou quart de bille !) vient l'heure du saut dans le grand bain : une « frame » (« manche » en anglais) contre le champion local Alexis Callewaert, fils de. Pas encore 18 ans, déjà numéro 4 français. Le défi est de taille. C'est l'occasion pour moi de tester la qualité de ma formation accélérée, pour lui de se tester avant les prochains championnats d'Europe junior en Serbie.

L'aspect mental est primordial, m'explique Bruno Callewaert. « Au snooker, c'est "poker

face", il ne faut rien montrer du tout. Sinon, la frustration nourrit la confiance de ton adversaire. Tu dois ne penser qu'aux billes et à rien d'autre. Si tu as à l'esprit un truc extérieur, ou qu'une bille ratée te fait sortir de ton match, c'est fini ! » A la moindre erreur, mon adversaire enfle les points comme des perles. « S'il n'y a pas de coup facile, le mieux est d'aller cacher la boule blanche au fond de la table, le plus loin possible des billes à jouer », me conseille l'expert. Plus facile à dire qu'à faire... Se présente un cas pratique : la dernière des quinze boules rouges, collée à la verte, empêche toute tentative d'empochage. Une petite voix intérieure me susurre : « Bourrine, tu verras bien ce que ça donne. » Je me range finalement à l'avis de Bruno, qui me conseille au contraire de faire preuve de finesse.

Autre difficulté, l'utilisation du croisillon, ou râteau, nécessaire lorsque la blanche est trop loin des bandes extérieures. « Gauche et veule » comme un albatros sur le pont d'un bateau, aurait dit de moi Baudelaire, s'il m'avait vu à l'œuvre avec l'outil. Après une demi-heure de ratés en série, mon bilan affiche deux billes rouges péniblement rentrées. « La clé, c'est de répéter, répéter, et répéter encore à l'entraînement. Les joueurs que l'on voit à la télé sont des robots, à force de faire et refaire les mêmes gestes en permanence », me confie le champion.

Ne reste plus sur le tapis que la boule noire. Grand prince, Alexis feint de rater son coup pour me la placer royalement. Louper un tel cadeau reviendrait à perdre le peu de crédibilité qui me reste. Gros coup de stress, mais la bille part bien et j'entends enfin le doux son de la sphère de résine synthétique qui s'évanouit dans son filet de retenue. Je n'ai pas le toucher serein d'un pianiste, mais j'ai au moins l'oreille musicale. ■

PRATIQUE

LE MATÉRIEL A la queue !

L'accessoire de base est personnalisable à volonté pour les joueurs réguliers. Le prix d'une queue peut atteindre 1500 euros. Comptez 100 euros pour un modèle débutant chez Peradon. Prévoyez également un « mini-but », une rallonge

télescopique et une housse de rangement, pour un montant global variant de 50 à 200 euros.

A table !

Longue de 3,57 m et composée de quatre plaques d'ardoise de 5 cm d'épaisseur, la table est posée sur huit pieds de bois et pèse plus d'une tonne. Prix : 1000 euros pour une d'occasion, jusqu'au triple pour une neuve.

Sur tapis vert

D'une valeur de 500 euros, les « draps » sont changés tous les un ou deux ans.

Tenue correcte exigée

En compétition, les joueurs

sont les deux couleurs les plus souvent requises. Dans les rencontres de moindre niveau, l'absence de nœud papillon est tolérée.

OÙ PRATIQUER ? Pénurie de salles

Il existe une dizaine de salles gérées par des structures associatives en France, apparues dans les années 2000. Les autres clubs pratiquent dans des salles commerciales, selon des tarifs variables (de 6 à 15 euros de l'heure). Une licence dans un club de snooker revient à environ 200 euros par an. Les trois grands foyers de pratique en France sont le Nord, l'Est et la région PACA.

seront diffusés sur Eurosport, comme plusieurs tournois majeurs tout au long de l'année. L'Anglais Ronnie O'Sullivan y remettra son titre en jeu face aux meilleurs professionnels de la planète. La mainmise du Royaume-Uni sur la discipline est historique, puisque seuls quatre joueurs non britanniques ont été sacrés depuis 1927.

